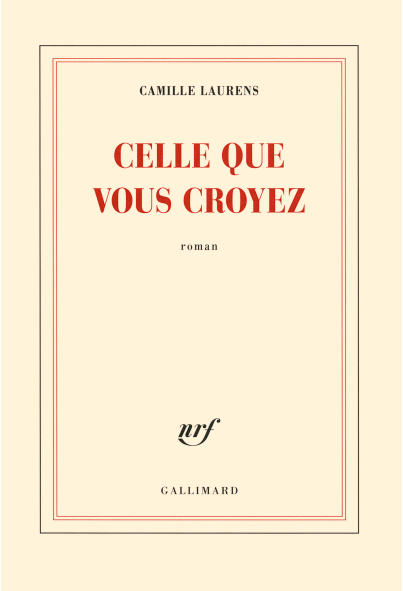



Internet peut être un jeu cruel. Universitaire de 48 ans, Claire ouvre – dans le dernier roman de Camille Laurens, *Celle que vous croyez* – un faux profil sur Facebook, avec la fausse photo d'une femme plus jeune, et séduit peu à peu un homme qu'elle n'a jamais vu, qui ne l'a jamais vue, et qui finira par se suicider. Voilà, en peu de mots, beaucoup trop peu, ce que raconte la première partie de ce livre, inspiré – c'est explicite – de Marivaux qui, mieux que bien d'autres, aura mis en lumière les ressorts de la cruauté, à rebours des idées toutes faites de ceux pour qui le marivaudage est synonyme de mièvrerie. Les « réseaux sociaux » qui envahissent le temps et dilatent l'espace, nourrissent ainsi des communications de toutes sortes qui trahissent réalité et vérité, suscitent des mensonges en boucle, et peuvent se révéler mortifères.

Il y a là une première lecture de l'œuvre. Il en est une seconde : l'obsession dont est victime la narratrice relative à l'inégalité que renvoie la société entre femmes et hommes quant aux effets et aux ravages du temps qui passe.

Il en est une troisième : perdre le lecteur en retournant plusieurs fois l'histoire contre elle-même. Ainsi notre romancière a-t-elle, comme tous ses confrères et consœurs, le privilège de ressusciter les morts et d'enfermer les vivants. Il y a donc la première narratrice, la seconde, nommée Camille, le psychanalyste et l'éditeur. C'est l'une des caractéristiques du roman contemporain : on se perd entre fiction, autofiction et récit. Il n'est pas sûr que l'*« histoire personnelle »* qui constitue la deuxième partie soit plus personnelle que la première partie intitulée *« Va mourir ! »*, qui s'ouvre sur cette phrase de Pascal Quignard : *« Il arrive qu'un amour qui ne peut avoir lieu dévore l'âme. »* Qui douterait qu'en littérature tout soit fiction et tout soit vrai ?

Il s'ensuit un kaléidoscope stylistique : récit sans la moindre ponctuation du prologue, style soutenu, relâché, prosaïque, langue et parole, comptes rendus cliniques, journal, chronique, phrases brisées, rayées même. On passe d'un registre à l'autre sans inutile transition. C'est un « thriller psychologique » et aussi un labyrinthe, où, malgré les apparences, le désordre est évidemment ordonné.

Camille Laurens connaît les tours et les détours de la rhétorique revue par la linguistique contemporaine. C'est captivant, parfois terrifiant. La limite, c'est sa fascination pour les jeux de miroirs autour des différentes formes d'identité littéraire. Elle en joue. Peut-on y croire ? J'ai la faiblesse de penser qu'il y a des délices, mais aussi des limites dans ces arabesques. Gustave Flaubert disait : *« Madame Bovary, c'est moi. »*



Phoca PDF

Jean-Pierre Sueur



Phoca PDF